le monde arabe et beaucoup devait être attendu de cet historien libanais dont d'autres publications avaient montré également la maîtrise. Cette carrière qui s'annonçait brillante a, hélas, pris fin brutalement, quelques mois après la parution de ce livre : le 25 juin 1982 Antoine Abdel Nour a été tué à Bhamdoun, au Liban, par des soldats de l'armée israélienne. Rien ne peut atténuer la peine et l'amertume que je ressens aujourd'hui en rendant compte d'une œuvre que la sauvagerie des hommes a définitivement interrompue.

André RAYMOND
(Université de Provence)

Karl K. BARBIR, *Ottoman Rule in Damascus, 1709-1758*. Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1980. XIX-216 p.

Ce livre est la publication de la thèse soutenue par K. Barbir à Princeton. Il est une illustration de la qualité des études qui se développent aux Etats-Unis sur la période ottomane et dont témoignent beaucoup d'autres travaux, publiés ou non.

Dans un cadre inévitablement restreint (l'étude elle-même occupe 180 pages), l'auteur s'efforce de développer la thèse centrale suivante : la notion de « déclin » de l'Empire ottoman, qui en effet a sous-tendu la plupart des recherches menées sur cette période, doit faire l'objet d'un réexamen; en ce qui concerne plus particulièrement la Syrie (province de Damas), K.B. avance l'idée que, entre 1708 et 1758, les Ottomans se sont efforcés de rendre vitalité à leur administration dans trois domaines essentiels, gouvernement de la province, contrôle des groupes locaux, réorganisation du pèlerinage annuel (*ḥağğ*). Après 1757 (année d'une attaque en règle de la caravane du pèlerinage syrien par les bédouins), ce programme cessa de fonctionner et une nouvelle phase commença dans l'histoire de la Syrie.

L'idée générale de la nécessité de revoir de plus près l'histoire des provinces arabes sous les Ottomans paraît saine (le recul de l'Empire ne signifiant pas nécessairement un déclin local dans tous les domaines), mais le découpage chronologique avancé pose un problème. Si 1708 marque en effet une date importante, puisque le gouverneur de Damas prend désormais en charge le pèlerinage chaque année, il n'est pas aussi certain que la date finale de 1758 soit le terme d'une politique, comme le veut l'auteur. Après le désastre de 1757 la situation est redressée par Abdallah Pacha Çeteci, et c'est peut-être plus tard qu'il faut chercher la coupure essentielle durant le XVIIIe siècle.

Dans le cadre qu'il s'est fixé, K.B. évoque une série de problèmes regroupés en trois grands thèmes. Dans le premier chapitre (pp. 13-64), il étudie le changement dans l'organisation du gouvernement à Damas et la réorganisation de la structure du pouvoir local. Le point essentiel est le fait que le Pacha a désormais pour fonction principale de conduire la caravane du pèlerinage syrien, ce qui le tient éloigné de Damas pendant plusieurs mois. K.B. lie à ce changement le déclin relatif dans la mobilité des gouverneurs et le renforcement de la centralisation qui devaient leur permettre de concentrer leur activité sur la province. Dans cette perspective, l'établissement du monopole de la famille des ʿAẓm sur le pouvoir à Damas (avec le long « règne » de Asʿad Pacha, de 1743 à 1757) ne doit pas être interprété comme un signe de l'affaiblissement du

BCAI 1 (1984) K.K. Barbir: Ottoman Rule in Damascus, 1708-1758, recensé par A. Raymond
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

contrôle des Ottomans dans cette ville. Les ʿAẓm, écrit Karl Barbir, furent nommés à Damas parce qu'ils possédaient les qualités dont l'Etat ottoman avait besoin pour réorganiser la province. S'il est vrai qu'on doit être prudent dans le maniement du mot « autonomie », s'agissant des relations entre la Porte et certaines de ses provinces, l'interprétation de K.B. n'en paraîtra pas moins un peu tranchée, et elle ne sera sans doute pas aisément acceptée.

Le chapitre II (pp. 65-107) décrit les efforts du gouvernement ottoman et les moyens employés pour contrôler les pouvoirs locaux : les notables qui font l'objet d'une abondante distribution de « bénéfices » (K.B. note, p. 78, qu'en 1746 le Trésor provincial finançait ainsi 334 « positions »); les Janissaires, divisés en troupes locales — *yerliyye* — et impériales — *kapı kulları* —, dont la soumission ne fut cependant pas obtenue d'une manière durable; les tribus enfin, sur lesquelles le patronage et les autres pratiques du pouvoir eurent un effet partiel, avant l'échec final de 1757. Au total cependant, pense K.B., le gouvernement ottoman fut en mesure de tenir ces groupes en respect.

Dans le chapitre III (pp. 108-177), K.B. étudie le pèlerinage, considéré comme la pièce centrale de la domination ottomane à Damas : et il est vrai qu'à lire la chronique de Budayrī on perçoit l'importance considérable que revêtait la caravane annuelle aux yeux de la population damascène. Après avoir noté l'importance du pèlerinage syrien (de 20 à 60.000 personnes déplacées de Damas aux Lieux Saints), l'auteur étudie successivement les bases financières du *ḥağğ* (un budget de plus de 500.000 *kuruş*), l'acheminement des fonds vers les Villes Saintes, l'entretien des forteresses et des garnisons sur la route, l'organisation de la caravane (pour un déplacement de plus de 100 jours de Damas à Damas), la protection de la caravane à son retour (au moyen de la *cerde*).

Cette politique se conclut avec la catastrophe de 1757, la destruction partielle de la caravane par les Bédouins qui entraîna l'exécution d'Asʿad Pacha, soupçonné d'avoir incité les tribus à cette action pour se venger de sa déposition comme pacha de Damas. Désormais, conclut K.B., l'Etat ottoman avait perdu l'initiative à Damas (pp. 178-180).

Le livre de K.B. témoigne de la maîtrise de son auteur. Sa relative brièveté permet de mieux mettre en évidence les lignes directrices des thèses soutenues. L'information est souvent neuve : K. Barbir a mis à profit les archives d'Istanbul dont on connaît l'importance pour l'histoire des pays arabes. Tout ce qu'il écrit en particulier sur le pèlerinage, sujet central de son livre, est d'un grand intérêt, et cette mise au point est très utile, compte tenu de la place du *ḥağğ* dans la vie de la province syrienne et de l'Empire tout entier. On regrette cependant que, dans le cadre d'un travail novateur, K.B. n'ait pas pu recourir aux sources locales (*Maḥkama,* collections d'*Awāmir sulṭāniyya*) qui sont très aisément consultables à Damas, et qui permettent, tout autant que les documents d'Istanbul, de comprendre l'histoire de la Syrie à l'époque moderne. Certaines des thèses soutenues par K.B. paraissent également discutables. Pour toutes ces raisons on devra continuer à recourir aux ouvrages classiques de Abdul-Karim Rafeq, et en particulier à son livre *The Province of Damascus 1723-1983,* publié en 1966 à Beyrouth.

J'ajouterai, en conclusion, que ces lacunes ne sont pas celles de l'auteur qui est un historien brillant, ou celles d'un travail qui est indispensable pour la compréhension de l'histoire de la Syrie et des pays arabes au XVIIIᵉ siècle. Elles découlent inévitablement des limites de la formule du Ph.D. quelle que soit sa qualité. Comment ne pas regretter, pour cette raison, que l'on

BCAI 1 (1984) K.K. Barbir: Ottoman Rule in Damascus, 1708-1758, recensé par A. Raymond
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

envisage de substituer au Doctorat d'Etat — qui, en dépit de ses défauts bien connus (longueur de sa réalisation, lourdeur parfois monstrueuse) a néanmoins permis la parution des travaux de base dans nos études —, un doctorat plus « léger » dont l'effet sur la recherche fondamentale sera inévitablement bien moindre? Et faut-il considérer les remarques d'Oleg Grabar dans le premier numéro de *Muqarnas* comme une oraison funèbre : « In accuracy of information and completness of control over subject matter, the traditional technique exemplified by the French *grande thèse* is unmatched » (p. 2)?

André RAYMOND
(Université de Provence)

Claude SICARD, *Œuvres,* 3 tomes, S. Sauneron et M. Martin éd. IFAO, Le Caire, 1982.

La lecture de cette belle édition des textes de Claude Sicard rend un peu ridicule l'exercice du compte rendu critique où, après avoir vanté les qualités des éditeurs, on dresse une stricte comptabilité des erreurs, des maladresses, des oublis (X. aurait pu savoir que ...) en ordre croissant d'importance. Claude Sicard était jésuite et vécut en Egypte de 1712 jusqu'à sa mort, en 1726, de la peste. Le simple fait que S. Sauneron et M. Martin nous aient permis de lire ces lettres éparses, ce début de dictionnaire géographique, est suffisant. Autant que ce qu'il nous apporte pour la connaissance de l'Egypte, c'est l'homme lui-même qui nous intéresse, sa façon d'observer, sa culture, son univers mental.

Quatorze années de résidence en Egypte qui firent de lui tout le contraire d'un voyageur pressé. Comme supérieur de la maison des jésuites du Caire, comme arabisant, il avait à charge d'entretenir les meilleures relations avec les Coptes, ces frères séparés qu'on ne désespérait pas de voir réintégrer le bercail. Il parcourait le pays en tout sens, ce qui n'était pas à cette époque une mince affaire. Les lettres qu'il envoyait à ses correspondants (et bailleurs de fonds) — et qui sont de véritables rapports de voyage — sont d'une grande utilité pour la connaissance de l'église copte. Etat pitoyable, profonde misère intellectuelle, lisons-nous, mais là est le regard de Sicard, qui juge, qui du haut de sa foi et de son dogme condamne les croyances aberrantes, dénonce les pratiques magiques ... Et ce même regard se tourne vers le passé de ces chrétiens détournés — passé qui est en fait le nôtre, pense quelque part notre jésuite, l'âge d'or de notre église, dont les Coptes auraient plus ou moins démérité. Regard alors fouineur, qui « déterre » le révolu derrière le présent. Chaque monastère aux niches anciennes, chaque tombe pharaonique transformée en ermitage, chaque carrière devenant une laure sont prétextes à voyage, à description, à résurrection des temps premiers.

De proche en proche, les expéditions étant l'occasion de visiter des sites plus antiques près des traces d'implantation chrétienne primitive, Sicard se prit à vouloir identifier ce qu'il voyait, villes, nécropoles, temples. A identifier c'est-à-dire à reconnaître, à retrouver dans les textes classiques, chez Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile. Même regard vers soi, qui va du site au texte et qui vise, par l'arpentage du pays, à recomposer *de visu* de l'Egypte ce que notre culture (sa culture) en a lu. Son identification-description, et qui est proprement une invention, d'Abydos est claire : le village de ʿAraba est bien Abydos *parce que* sa situation correspond à ce qu'en disent

BCAI 1 (1984) K.K. Barbir: Ottoman Rule in Damascus, 1708-1758, recensé par A. Raymond
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net